Y avait-il des ouvrières à Nantes au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles ?

Samuel Guicheteau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/428>

DOI : 10.4000/abpo.428

ISBN : 978-2-7535-1507-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2007

Pagination : 91-108

ISBN : 978-2-7535-0554-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Samuel Guicheteau, « Y avait-il des ouvrières à Nantes au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 114-3 | 2007, mis en ligne le 30 septembre 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/428> ; DOI : 10.4000/abpo.428

Y avait-il des ouvrières à Nantes au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles ?

Samuel GUICHETEAU

CERHIO – Université Rennes 2 Haute-Bretagne

Derrière cette question apparaît un double problème. D'une part – mais « faut-il le rappeler ? – les femmes ont toujours travaillé¹ ». D'autre part, il y a toujours (ou presque) eu des ouvriers, et ce même sous l'Ancien Régime². Cependant, la vision longtemps dominante de la société d'Ancien Régime comme celle d'une société d'ordres et de corps les a parfois laissés dans l'ombre³. Les ouvrières pourraient donc être les victimes d'une double marginalisation dans l'historiographie⁴. En effet, pour les femmes laborieuses comme pour les ouvriers en général, l'occultation n'est pas

1. PERROT, Michèle, « De la nourrice à l'employée », *Le Mouvement social*, 1978-4, n° spécial « Travaux de femmes dans la France du XIX^e siècle », p. 3. Précisons que « le travail des femmes n'est pas une nouveauté apparue aux XIX^e-XX^e siècles ; dans les campagnes et les villes de la France d'Ancien Régime, les femmes du peuple, mariées ou seules, sont obligées de travailler pour vivre » (GODINEAU, Dominique, *Les femmes dans la société française. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 2003, p. 53).

2. J.-P. Bardet estime « que la moitié des Rouennais était effectivement des ouvriers » (BARDET, Jean-Pierre, *Rouen aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les mutations d'un espace social*, Paris, SEDES-CDU, 1983, p. 185).

3. Cette hypothèse est suggérée par Philippe GUIGNET dans l'introduction de sa thèse, *Mines, manufactures et ouvriers du Valenciennois au XVIII^e siècle*, New York, Arno Press, 1977, p. 16. À cette date, l'analyse en termes de classes avait été largement promue, dans la recherche – ne citons que le colloque de Saint-Cloud, *L'histoire sociale. Sources et méthodes*, Paris, PUF, 1967 – comme dans les synthèses – ainsi dans BRAUDEL, Fernand, LABROUSSE, Ernest (dir.), *Histoire économique et sociale de la France*, Paris, PUF, 1970. Cette approche a ensuite été elle-même remise en cause au profit d'une analyse attachée au jeu des acteurs et à leur insertion dans des réseaux complexes : pour une approche critique, voir CHARLE, Christophe (éd.), *Histoire sociale, histoire globale ?*, Actes du colloque de l'ENS Ulm, 27-28 janvier 1989, Paris, MSH, 1993, et pour un bilan, voir COSANDEY, Fanny (éd.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, EHESS, 2005.

4. Danièle KERGOAT évoque même « les absentes de l'histoire » (*Ouvriers, ouvrières. Un continent morcelé et silencieux*, Paris, Autrement, 1992, p. 73). L'histoire ouvrière s'est d'abord focalisée sur l'essor du mouvement ouvrier, s'attachant plutôt de ce fait à des figures masculines (OMNÈS Catherine, *Ouvrières parisiennes. Marchés du travail et trajectoires professionnelles au 20^e siècle*, Paris, EHESS, 1997, p. 7).

– seulement – la faute des sources. S'il est vrai que certaines sources les négligent⁵, d'autres éclairent leurs activités. Sans prétendre répondre à l'impertinente question⁶ « mais qu'est-ce qu'une ouvrière? », précisons d'emblée quelques points de définition. De façon générale, la condition sociale exacte des individus est souvent masquée au XVIII^e siècle par le fait qu'ils mentionnent seulement leur métier sans indiquer leur place dans la hiérarchie corporative (maître, compagnon, apprenti); cette imprécision⁷ est aggravée par le sens du terme ouvrier, qui peut désigner l'ensemble des « gens mécaniques ». Dans le cas des femmes, la difficulté à saisir précisément le statut professionnel est redoublée car « leur identité sociale ne se décline pas en fonction de leur activité professionnelle, mais selon leur statut familial⁸ ». Cependant, certaines archives, en particulier policières et judiciaires, non seulement précisent la condition sociale, mais signalent aussi l'activité féminine⁹. Par ailleurs, jusqu'à la suppression des corporations en 1791, les aspects sociaux et juridiques s'entrecroisent, ce qui pose notamment la question de la plus ou moins grande fermeture des corporations¹⁰. De nouveau, le problème est redoublé par la place des femmes dans le système corporatif¹¹. Le monde ouvrier se compose donc des salariés des manufactures et des ateliers, ainsi que des chambrelans dont le nombre augmente dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. De nombreuses ouvrières se trouvent d'ailleurs dans cette dernière situation¹².

À la fin du XVIII^e siècle, Nantes est une grande ville industrielle et ouvrière. L'industrie nantaise partage certains traits fondamentaux avec

5. J.-P. Bardet souligne que cette difficulté générale pour l'histoire des ouvriers affecte particulièrement les femmes : « il faut faire un bel effort d'imagination pour se convaincre des pâles reflets que livre une documentation clairsemée; le rôle des femmes et des enfants n'apparaît qu'en filigrane; il est même difficile de connaître les effectifs des travailleurs masculins » (*Rouen...*, *op. cit.*, p. 183).

6. Cf. le pamphlet révolutionnaire *Réponse à l'impertinente question : Mais qu'est-ce qu'un Sans-Culotte?*, sl, sd (1793).

7. GARDEN, Maurice, « Ouvriers et artisans au XVIII^e siècle : l'exemple lyonnais et les problèmes de classification », *Revue d'Histoire Économique et Sociale*, 1970-1, p. 28-54.

8. GODINEAU, Dominique, *Les Femmes...* *op. cit.*, p. 53.

9. Pour une réflexion sur les sources, voir JURATIC, Sabine, PELLEGRIN, Nicole, « Femmes, villes et travail en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle : quelques questions », *Histoire, économie et société*, 1994-3, p. 477-499.

10. Or, la situation varie d'un métier à l'autre : ainsi, à Paris, à l'ouverture de la corporation des couturières s'oppose la fermeture du corps des maîtresses lingères, qui emploient donc de nombreuses ouvrières (TRUANT, Cynthia, « La maîtrise d'une identité? Corporations féminines à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Clio, Histoire, femmes et société*, n° « Métiers, corporations, syndicalismes », 1996-3, p. 58).

11. E. MUSGRAVE indique que, si elles bénéficient des droits économiques de leurs époux, à Nantes les femmes sont exclues de la direction des corporations (« Women and the Craft Guilds in Eighteenth-century Nantes », dans CROSSICK, Geoffrey (dir.), *The Artisan and the European Town, 1500-1900*, Aldershot, Scolar Press, 1997, p. 151-171). À Lyon, la déchéance des maîtres canuts aiguise le problème du travail des femmes (GARDEN, Maurice, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1970).

12. Les ouvriers sans qualité se situent hors du système corporatif légal ; ils travaillent souvent à domicile.

l'ensemble de l'industrie française : diversité des activités, importance du travail dispersé et poids du textile. Elle présente également des caractéristiques originales : essor de l'activité cotonnière, importance et diversité des concentrations. En effet, la libéralisation de l'indiennage en 1759 et, plus généralement, le succès du coton¹³, activité libre et liée à la naissance de la mode, provoquent l'entrée dans « l'ère des manufactures¹⁴ » et, au-delà, dans le processus d'industrialisation, entendu comme un mouvement général de mutation économique, sociale et culturelle¹⁵. De grandes indiennes sont créées dès les années 1770 et la mécanisation commence avec l'introduction des *jennies* en 1785. Ces manufactures cotonnières emploient de nombreuses ouvrières. Si la Révolution française est loin d'être une « catastrophe » pour l'industrialisation nantaise, il est vrai que le mouvement de concentration fléchit. L'industrialisation connaît un nouvel élan à partir des années 1820, en lien avec la dynamique générale, mais aussi en réaction à la crise de la traite négrière¹⁶. La concentration, la mécanisation et le recours à la vapeur se développent nettement, au point que se dessine vers 1840 un nouveau cycle industriel dans lequel le textile cesse d'être l'activité motrice.

Par ailleurs, la première industrialisation remet en cause « l'Ancien Régime industriel » sur les plans juridique, économique et social par le non-respect des règlements de production, la multiplication des ouvriers sans qualité et le délitement du groupe des maîtres¹⁷. L'ordre corporatif est donc particulièrement ébranlé. Ainsi, l'industrialisation touche-t-elle l'artisanat par des voies spécifiques. Mais la production dispersée ne semble pas non plus épargnée par un certain effort de rationalisation¹⁸, même s'il est vrai que celle-ci se développe d'abord dans les manufactures concentrées¹⁹.

13. CHASSAGNE, Serge, *Le Coton et ses patrons. France, 1760-1840*, Paris, EHESS, 1991.

14. BRAUDEL, Fernand, LABROUSSE, Ernest (dir.), *Histoire économique et sociale...*, op. cit., t. 2, *Des derniers temps de l'âge seigneurial aux préludes de l'âge industriel (1660-1789)*, p. 651.

15. VERLEY, Patrick, *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1997.

16. PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier, *Histoire de Nantes*, Plomelin, Palantines, 2003.

17. S'il est vrai que cet « Ancien Régime industriel » présente une réelle cohérence, l'emploi d'une telle expression ne doit pas laisser croire que ses structures économiques et sociales sont intemporelles et irrémédiablement sclérosées à la fin du XVIII^e siècle (MINARD, Philippe, *La fortune du colbertisme. État et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998; KAPLAN, Steven, MINARD, Philippe [éd.], *La France, malade du corporatisme ? XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Belin, 2004).

18. Ainsi, dans le filage dispersé, l'introduction du dévidoir normalisé, dès le milieu du XVIII^e siècle, répond à un double objectif : d'une part, l'obtention d'un fil de meilleure qualité, c'est-à-dire plus homogène; d'autre part, le contrôle et la rémunération des fileuses. Les efforts entrepris pour contrôler le travail à domicile inspirent d'ailleurs ceux déployés dans les manufactures (REDDY, William, « Modes de paiement et contrôle du travail dans les filatures de coton en France, 1750-1848 », *Revue du Nord*, n° spécial, « Aux origines de la Révolution industrielle », 1981-1, p. 135-146).

19. Serge Chassagne écrit que, à la fin du XVIII^e siècle, les manufactures concentrées – ou proto-fabriques – sont marquées par « une indéniable rationalisation du procès de production » (*Le coton...*, op. cit., p. 146).

Néanmoins, en France la première industrialisation ne donne pas brutalement naissance à un prolétariat uniforme, déqualifié et regroupé dans des usines²⁰. Durant la période 1760-1840, l'identité ouvrière reste ainsi fondée sur la qualification et l'autonomie²¹; et elle est encore partagée par la plupart des ouvriers nantais, qu'ils soient hautement qualifiés ou qu'ils ne possèdent qu'un simple tour de main, qu'ils travaillent dans une manufacture, dans un atelier ou isolément. D'ailleurs, non seulement les femmes ont toujours travaillé, mais certaines pouvaient même exercer des métiers qualifiés. Pourtant l'industrialisation naissante ne suscite-t-elle pas la dévalorisation de la qualification féminine, qu'elle soit niée²² ou bien masquée, c'est-à-dire attribuée à une qualité « naturelle », telle l'agilité et la finesse des mains²³? En outre, les femmes sont souvent présentées par le patronat comme plus dociles que les ouvriers. Moins autonomes et moins frondeuses, elles constitueraient la main-d'œuvre idéale pour assurer le succès de l'industrialisation²⁴.

Pour saisir la place des femmes dans le monde ouvrier et leur rôle dans le processus d'industrialisation, nous tenterons, à travers le cas nantais, de conjuguer une analyse de l'identité ouvrière et une approche de genre²⁵. Dans quelle mesure les travailleuses participent-elles à l'identité ouvrière? Une évolution se dessine-t-elle à mesure que s'accroît l'industrialisation,

20. WORONOFF, Denis, *Histoire de l'industrie française du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1994; NOIRIEL, Gérard, *Les Ouvriers dans la société française, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1986.

21. Nous utilisons ce concept d'identité dans une perspective à la fois sociale et culturelle (voir notre travail de thèse, *La Révolution des ouvriers nantais. Le façonnement d'une identité sociale et culturelle, des années 1760 aux années 1830*). À la suite d'Edward THOMPSON, qui indique que « nous ne devons pas [...] nous représenter une force extérieure – la « Révolution industrielle » – s'exerçant sur un matériau humain brut, indifférencié et indéfinissable » (*La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Seuil, 1988, p. 74), nous estimons que les ouvriers contribuent largement au façonnement de leur identité dont le creuset est précisément le travail.

22. Cette négation est aisément décelable au XX^e siècle du fait de l'existence d'un régime général de certification et de reconnaissance des qualifications. Peut-être existe-t-elle dans les époques précédentes dans la mesure où « la qualification est, au plus haut degré, une construction sociale » (GAYOT, Gérard, MINARD, Philippe, « Formation, emploi, mobilité : la qualification ouvrière en question », dans GAYOT, Gérard, MINARD, Philippe [dir.], *Les ouvriers qualifiés de l'industrie [XVI^e-XX^e siècles]. Formation, emploi, migrations*, Actes du colloque de Roubaix, 20-22 novembre 1999, *Revue du Nord*, hors-série n° 15, Villeneuve d'Ascq, Université Lille III, 2001, p. 9).

23. Sur ces dispositions « naturelles », voir notamment PELLEGRIN, Nicole, « Les vertus de « l'ouvrage ». Recherches sur la féminisation des travaux d'aiguille (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1999-4, p. 747-769 et DOWN, Laura, *L'inégalité à la chaîne. La division sexuée du travail dans l'industrie métallurgique en France et en Angleterre (1914-1939)*, Paris, A. Michel, 2002.

24. Présent dès les XVIII^e-XIX^e siècles, ce discours apparaît de manière éclatante lors de l'essor de la seconde industrialisation au début du XX^e siècle (DOWN, Laura, *L'inégalité à la chaîne...*, *op. cit.*; OMNÈS, Catherine, *Ouvrières parisiennes...*, *op. cit.*).

25. HANNE, Georges, « L'enregistrement des occupations à l'épreuve du genre : Toulouse, vers 1770-1821 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° « Travail et société, XVI^e-XIX^e siècles », 2007-1, p. 69-97.

notamment vers 1830? Enfin, comment s'articulent les rapports sociaux et les relations entre ouvriers et ouvrières?

Le retour aux sources : où sont les ouvrières?

Comme on l'a dit, certaines sources ignorent les ouvrières tandis que d'autres révèlent leur présence. On peut donc d'abord s'interroger sur le sens de leur absence dans celles-là et, dans un second temps, tirer les enseignements de leur mise en lumière dans celles-ci.

L'étrange absence et la brusque apparition des ouvrières nantaises dans les sources quantitatives : les faux-semblants de l'altérité du travail féminin

Vers 1800, deux grandes sources très intéressantes pour l'histoire du travail ne mentionnent quasiment pas les ouvrières. Dans les rôles nantais de capitation de 1789 figurent ainsi 3869 travailleurs industriels²⁶. Si parmi ceux-ci les femmes apparaissent en nombre non négligeable²⁷, le métier de l'épouse est pourtant très souvent ignoré dans le cas d'un ménage²⁸. Au sein du monde du travail, les femmes seraient-elles donc « victimes » d'une occultation particulière? Certaines activités féminines, comme le filage, sont par exemple nettement sous-représentées dans les registres de capitation²⁹. Or, les fileuses sont très nombreuses, qu'elles travaillent à domicile ou bien dans les filatures. Gardons-nous de conclure précipitamment que cette très faible représentation du filage touche seulement les femmes : les filatures concentrées emploient aussi des ouvriers³⁰, qui sont tout aussi absents du registre fiscal. En revanche, les ouvrières de la confection y sont bien présentes.

26. Arch. dép. de Loire-Atlantique, B 3523, rôle de capitation de la paroisse de Chantenay, 1788; B 3530, registre de la capitation de Nantes, 1789; B 3531, rôle de la capitation de la paroisse de Saint-Sébastien, 1789; B 3532, rôle de la capitation de la paroisse de Saint-Donatien, 1789. Deux problèmes généraux se posent. D'une part, les capités sont le plus souvent désignés par leur seul métier, si bien que l'on ignore leur condition sociale exacte (maître ou ouvrier). D'autre part, un grand nombre d'ouvriers échappent à la capitation du fait de leur pauvreté. Néanmoins, d'autres figurent en nombre non négligeable dans les rôles fiscaux.

27. On relève notamment 130 lingères, 105 tailleuses, 124 journalières.

28. Il ne semble pas pertinent d'inférer ce silence sur l'activité féminine de son caractère (éventuellement) négligeable sur le plan fiscal. En effet, rien n'atteste d'un tel caractère sur le plan économique. De plus, cette absence se retrouve dans certaines sources non fiscales, ainsi les recensements du XIX^e siècle (DURIBREU-HALLOSSERIE, Virginie, « Le travail invisible? Main-d'œuvre féminine et industrialisation à Comines (France) au milieu du XIX^e siècle », dans PÉTILLON, Chantal, TERRIER, Didier (dir.), « Classe ouvrière en formation : Belgique wallonne et France du Nord (1750-1880) », Actes de la Table ronde organisée à l'Université de Valenciennes, *Revue Du Nord*, 2002-4, p. 593-614).

29. On ne relève que deux cotes de fileuses!

30. Tel est le cas dans la manufacture de Louis Saget, pionnier de la mécanisation du filage à Nantes (Arch. mun. de Nantes, F 2-C 20-D 7, tarif de la filature Saget en 1790 et en l'an II, 19 thermidor an II).

L'étude de l'indiennage, activité manufacturière dans laquelle de nombreuses femmes sont également employées, permet-elle de dégager d'autres facteurs susceptibles de comprendre pourquoi telle activité est plus ou moins représentée dans le registre fiscal ? 2 000 ouvriers travaillent dans les indiennes nantaises vers 1789. Or, seuls 73 capités déclarent un métier de l'indiennage. Parmi ceux-ci, les ouvriers les plus qualifiés – graveurs, imprimeurs – sont sur-représentés. Les ouvrières sont, elles, presque absentes, alors même qu'elles forment un tiers de la main-d'œuvre. Pourvues d'un réel savoir-faire, pinceauteuses et picoteuses ne comptent toutefois pas parmi les ouvriers hautement qualifiés des fabriques d'indienne. Cependant, on relève aussi parmi les capités de nombreux journaliers et journalières, dont une grande partie peut être rattachée aux manufactures cotonnières. Parmi eux figurent non seulement des manœuvres, mais aussi probablement des ouvriers semi-qualifiés, pinceauteuses ou bien rentreurs³¹. Dès lors, plutôt que le sexe en soi, ce serait le niveau de qualification qui expliquerait la plus ou moins forte représentation des différentes activités industrielles dans les rôles de capitation. Ainsi, les ouvrières semblent surtout « victimes » de la négation de leur qualification, qu'il s'agisse du tour de main de la fileuse à domicile ou bien du savoir-faire de la pinceauteuse.

Par ailleurs, est conservé à Nantes un document exceptionnel pour la connaissance du monde ouvrier, le registre des livrets remis en l'an XII : 3 833 ouvriers industriels en ont reçu un³². Ce registre ignore toutefois certains pans du monde ouvrier : les façonniers, indépendants en droit, les migrants saisonniers... et les femmes³³, pourtant si nombreuses. Engagées dans de multiples activités, dans des cadres de travail variés, plus ou moins qualifiées, elles s'inscrivent pleinement dans l'industrie et le monde ouvrier nantais. Comment expliquer une si étrange absence ? On remarque que le registre des livrets n'accorde également que très peu de place aux journaliers et aux enfants. Des manœuvres des indiennes reçoivent certes des livrets, mais ce sont probablement à nouveau des ouvriers semi-qualifiés. De même, si le registre mentionne les enfants apprentis des métiers qua-

31. Ainsi, à Jouy, « la nomenclature professionnelle, précise à l'intérieur de l'enceinte de la manufacture [...], s'exprime en termes mouvants, vagues et imprécis dès lors qu'on s'éloigne des tables à imprimer [...] les pinceauteuses ne sont presque jamais mentionnées comme telles. » (DEWERPE, Alain, GAULUPEAU, Yves, *La fabrique des prolétaires. Les ouvriers de la manufacture d'Oberkampf à Jouy-en-Josas, 1760-1815*, Paris, PENS, 1990, p. 33).

32. Arch. mun. de Nantes, I 2. Institué en 1781, le livret enregistre les mouvements des ouvriers et vise à entraver les luttes compagnonniques. Il constitue « l'expression la plus complète de la politique de contrôle social du monde du travail » (KAPLAN, Steven, « Réflexions sur la police du monde du travail, 1700-1815 », *Revue Historique*, 1979-1, p. 57). Contestée par les ouvriers, notamment durant la Révolution française, la police du travail est restaurée par Bonaparte : la loi du 22 germinal an XI rétablit l'obligation du livret.

33. Il faut attendre 1854 pour que la loi stipule que les femmes doivent également recevoir un livret. Cependant, à Verviers, un grand patron du textile demande des livrets pour ses ouvrières dès 1804 (GAYOT, Gérard, « La classe ouvrière saisie par la Révolution industrielle à Verviers, 1800-1810 », dans PÉTILLON, Chantal, TERRIER, Didier [dir.], « Classe ouvrière en formation »..., *Revue du Nord*, op. cit., p. 643).

lifiés, il est muet sur ceux qui effectuent des tâches subalternes dans les manufactures. De nouveau, la qualification apparaît fondamentale, si bien que l'absence des femmes pourrait tenir au manque de reconnaissance accordée à celles qu'elles possèdent. De plus, si l'on considère la dimension policière du livret, qui constitue une entrave aux luttes ouvrières, il est possible que la plus grande subordination prêtée aux femmes contribue à les priver de livrets.

À partir des années 1820, l'industrialisation nantaise connaît un net regain. Aux progrès de la concentration, de la mécanisation et de l'équipement en machines à vapeur répond le succès de la raffinerie, de la Navale, de la métallurgie et de la conserverie. Le textile reste néanmoins un secteur important par ses effectifs, la taille de ses manufactures, leur équipement technique et leur discipline. De plus, l'artisanat mobilise toujours une grande partie du monde ouvrier et ne reste pas en marge de l'industrialisation. Enfin, dans les manufactures elles-mêmes, le travail qualifié ne disparaît pas brutalement. Cependant, le nombre de manœuvres augmente en lien avec le progrès de la déqualification. Dans le même temps, la statistique industrielle renaît, tandis que se développent les enquêtes sociales. Or, ces sources indiquent une brusque apparition ou tout au moins une forte augmentation du nombre de femmes employées dans l'industrie nantaise.

Dans les manufactures textiles, si leur présence est ancienne, elle semble progresser, probablement sous l'effet d'une puissante industrialisation. Mais les progrès de la mécanisation ne suscitent pas seulement une montée du travail non qualifié; au contraire, des mécaniques toujours plus perfectionnées exigent un réel savoir-faire, comme le soulignent les fileurs eux-mêmes³⁴. Dès lors, plutôt qu'une conséquence automatique de la mécanisation, l'appel aux femmes, réputées plus dociles, pourrait être une réponse des patrons aux importantes luttes menées par ces fileurs dans les années 1820-1830 contre l'industrialisation et son contrecoup sur les salaires.

Surtout, des femmes sont signalées pour la première fois dans les faïenceries, les broseries et les chapelleries³⁵, activités pourtant concentrées à Nantes dès la fin du XVIII^e siècle. On trouve des traces d'ouvrières jusque dans la construction navale³⁶. Ces activités concentrées connaissent une profonde modernisation : on note par exemple l'installation de machines à vapeur dans la faïencerie et la chapellerie. En 1848, des ouvrières apparaissent également pour la première fois, et en grand nombre, parmi les cordonniers.

34. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2124, réponse des ouvriers fileurs de coton à l'enquête de 1848.

35. Pour la faïencerie, voir Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2126, enquête de 1840; pour la broserie et la chapellerie, voir *Procès-verbal d'enquête sur la question du travail industriel dans la ville et canton de Nantes, 1848*, Nantes, CRDP, s. d.

36. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2124, état civil des ouvriers appartenant aux dix principaux établissements manufacturiers, 19 décembre 1849.

Cette brusque apparition des femmes n'est-elle qu'une illusion statistique? Autrement dit, faut-il croire à un réel essor du travail féminin ou bien plutôt à sa révélation tardive? Sans doute est-il plus ancien et son développement plus progressif que ne le suggèrent ces sources. Néanmoins, l'industrialisation a certainement un effet réel, comme en témoigne l'emploi de nombreuses ouvrières dans les conserveries, activité en plein essor et caractérisée par une rationalisation poussée qui émerveille les contemporains³⁷. D'ailleurs, la dynamique d'industrialisation dépasse les seules manufactures concentrées pour se traduire par un renforcement de l'exploitation dans le cadre traditionnel de la production dispersée. Ainsi, les tailleurs d'habits se plaignent de la concurrence d'ouvrières sous-payées, tout en déplorant leur triste sort :

« La décadence de notre industrie provient de la concurrence; cette concurrence se fait au moyen des femmes [...] les lingères, comme toutes les ouvrières employées dans la couture, sont forcées de se jeter dans l'état de tailleur, vu que les couvens et les maisons centrales leur enlèvent tout leur travail; de là vient aussi que beaucoup d'ouvrières n'ont malheureusement le choix qu'entre le suicide ou la prostitution³⁸. »

Ainsi, dans les activités concentrées ou dispersées, en plein essor ou traditionnelles, les ouvrières apparaissent en grand nombre vers 1840. Qu'elle soit véritablement nouvelle ou bien qu'elle ne se révèle que tardivement au grand jour, leur présence semble liée à l'industrialisation. Si l'appel aux ouvrières peut résulter d'une certaine déqualification du travail, les patrons espèrent aussi probablement qu'elles accepteront les évolutions en cours plus facilement que les hommes, organisés et attachés à l'autonomie. Sans doute la pression sur les salaires compte-t-elle aussi grandement. La modernisation de l'industrie passe donc par l'appel à une main-d'œuvre féminine ou bien par le renforcement de son exploitation, quelle que soit la taille des structures productives.

Vers 1800, les ouvrières étaient marginalisées dans les documents, non pas directement du fait de leur sexe, mais plus fondamentalement en raison de la négation de leur qualification. Vers 1840, leur soudaine émergence tient sans doute au regain de l'industrialisation qui provoque une réelle poussée de la main-d'œuvre féminine. Elle s'opère précisément en lien avec une certaine déqualification du travail. Une hypothèse s'esquisse alors : cette déqualification permettrait la révélation du travail féminin parce que celui-ci correspond désormais à l'image que l'« on » s'en fait. Cette hypothèse ne peut être suggérée que très prudemment car il reste à savoir

37. En 1835, A. Guépin et E. Bonamy soulignent « la rapidité et la régularité des opérations » (*Nantes au XIX^e siècle. Statistique topographique, industrielle et morale*, Nantes, Phénix éditions-MSH Ange Guépin, Nantes, 2000, p. 399).

38. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2124, réponse des tailleurs d'habits à l'enquête de 1848. Grâce à une étude de longue durée, Nicole Pellegrin montre la complexité de la concurrence entre hommes et femmes dans cette activité (« Les vertus de « l'ouvrage ». recherches sur... », *op. cit.*). Voir aussi ROCHE, Daniel, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989.

quand, et comment, – c'est-à-dire par qui –, se construit cette image. Toutes ces sources donnent l'impression d'une marginalité des ouvrières par rapport à une identité ouvrière fondée sur la qualification³⁹. D'autres sources confirment-elles ou, au contraire, contredisent-elles cette impression?

Des ouvriers comme les autres ?

Les archives des corporations nantaises sont très riches pour le XVIII^e siècle : y sont en particulier conservées plusieurs centaines de procès-verbaux dressés par des commissaires de police, à la demande des jurés, contre les compagnons qui enfreignent la police du travail, contre les maîtres déchus qui, devenus faconniers, répondent à des commandes contrevenant aux règlements de qualité, enfin contre les chambrelans qui violent le monopole corporatif⁴⁰. Les ouvriers sans qualité sont de plus en plus nombreux à mesure que se délite « l'Ancien Régime industriel ». Ils sont d'ailleurs plus ou moins tolérés : ainsi, la corporation des tailleurs d'habits leur laisse le ravaudage, mais se réserve le monopole de la confection des vêtements neufs. Les chambrelantes sont particulièrement nombreuses dans le travail du vêtement. Les compagnons tailleurs tentent aussi souvent leur chance. Or, face aux jurés des corporations qui viennent saisir leurs ouvrages, voire leurs outils, les réactions des ouvrières sont semblables à celles des compagnons.

Les chambrelantes tailleuses recourent à la violence, comme l'apprend à ses dépens le commissaire Allegre le 5 décembre 1783 :

« Les deux demoiselles Rognon, furieuse comme des tigres [...], se sont mis au-devant de nous et des jurés, l'une d'elle étant munie d'un passe-carreau et l'autre de son sabot, ont dit à nous, commissaire : *qu'esce que tu demandes ici, sacré matin, veut-tu que je te fende la cervelle avec mon passe-carreau, je ne te connois pas, J.-F.*, malgré que nous fussions décoré de notre manteau et notre raba, puis ont dit : *ce n'est pas à toi à qui j'en veux, c'est à ces B... là, ces matins là, je veux leur fendre la tête avec mon passe-carreau*; qu'elle a lancé sur le sieur de Bruyn, l'un des jurés; l'autre munie de son sabot s'est jettée sur le sieur Guilbaud, l'un des jurés, l'a pris à la figure et lui a lancé son sabot⁴¹. »

39. Autant qu'un ensemble de gestes et d'aptitudes techniques, la qualification constitue pour les ouvriers un idéal. Dès lors, estimer que la plupart des activités requiert une certaine habileté ne signifie pas, à nos yeux, que tous les ouvriers possèdent un égal niveau de qualification. L'importance de la qualification pour une identité ouvrière commune tient à ce que la plupart des ouvriers, qu'ils ne détiennent qu'un simple tour de main ou qu'ils soient pourvus d'une haute qualification, s'y montrent attachés. Nous rejoignons de nouveau G. Goyot et Ph. Minard : « La qualification fait l'objet de très forts investissements symboliques, elle cristallise l'identité au travail à travers le sens du métier et de l'honneur professionnel » (« La qualification ouvrière en question... », *op. cit.*, p. 9-10).

40. Ces riches archives ont été exploitées par TRUANT, Cynthia, *The Rites of Labor. Brotherhoods of Compagnonnage in Old and New Regime France*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1984; et SONENSCHER, Michael, *Work and Wages. Natural Law, Politics and the Eighteenth-century French Trades*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

41. Arch. mun. de Nantes, HH 171.

Quelques mois plus tard, ce même commissaire subit l'insolence d'une chambrelante : « Passant près de la rue du milieu avis la porte de la maison des demoiselles Nollet, tailleuses chambrelantes, [les] jurés nous ont fait voir remarquer et avons vu une des demoiselles tirer la langue et présenter à la fenêtre de l'indienne pour narguer les jurés en disant *venez donc*⁴². » Enfin, ces ouvrières rusent, en utilisant avec astuce les possibilités propres au costume féminin. L'une ayant ainsi caché sous ses jupes ses ouvrages, il faut qu'un échevin et le procureur du roi interviennent :

« [Alors, elle] a tiré de sous ses jupes un gillet de flanelle blanche croisée à usage d'homme lequel gillet est neuf, non fini, sans manche, garni de quatre bandes de toile blanche, et un petit habit à l'amazone, à l'usage d'enfant d'étoffe canelle de soie et coton couleur carmélite glacée, parement et colet neuf seulement de taffetas noir, doublé de croisé de soie carmélite⁴³. »

Enfin, ces chambrelantes bénéficient tout autant que leurs homologues masculins de la solidarité du voisinage : les demoiselles Rognon sont averties de l'arrivée des jurés par un cordonnier ; le 29 avril 1784, le commissaire Allegre voit se dresser contre lui les voisines des demoiselles Nollet et même le recteur de la paroisse ! Ainsi, l'une des sources les plus intéressantes pour connaître les pratiques et les valeurs, donc l'identité, des ouvriers nantais est aussi celle qui fait la plus grande place aux ouvrières. Or, cette source révèle des attitudes communes aux hommes et aux femmes, ce qui témoigne d'une réelle intégration de celles-ci à l'identité ouvrière. Reste que ces archives éclairent le seul artisanat.

La forte présence des tailleuses dans le monde ouvrier nantais incite à approfondir leur étude en se tournant vers les actes de mariage, source qui livre de multiples renseignements. Parmi les mariées de l'an II⁴⁴, on peut distinguer deux types de tailleuses. Les unes habitent les sections du centre de la ville, signent, sont nées sur place ou bien viennent de loin. Les autres sont originaires d'une aire périphérique, ne signent pas et résident dans les faubourgs. Ainsi, se dessine une hiérarchie. Les premières possèdent une véritable qualification, acquise sur place, dans une grande ville où une partie de la confection répond aux commandes d'une clientèle aisée, ou peut-être au cours de pérégrinations de ville en ville, à l'instar des compagnons. En revanche, les secondes font valoir une activité banale, comparable au filage. Soulignons que ces articulations valent pour l'ensemble du monde ouvrier : en effet, cette hiérarchie se fonde principalement sur la qualification, composante essentielle de l'identité ouvrière.

42. Arch. mun. de Nantes, HH 171, 29 avril 1784.

43. Arch. mun. de Nantes, HH 171, procès-verbal du commissaire Bar, 13 mars 1787.

44. À Nantes, le métier des épouses n'est signalé qu'à partir de l'an II (Arch. mun. de Nantes, 1 E 42-50). De nouveau, la seule mention du métier fait que l'on ignore la condition sociale exacte. Quelques filles, épouses ou veuves de chefs d'atelier, ont donc pu se glisser dans notre relevé, qui, cependant, se compose sans doute essentiellement d'ouvrières, salariées ou chambrelantes.

Ainsi, tandis que certaines sources placent les femmes aux marges de l'identité ouvrière à cause du silence sur leur qualification, d'autres documents suggèrent au contraire leur participation à cette identité grâce à la similitude des pratiques et, au-delà, des valeurs qui les façonnent. Toutefois, cela n'apparaît que dans l'artisanat. Or, il semble que ce soit plutôt dans les manufactures, et en particulier lors du regain de l'industrialisation à partir des années 1820, que se produise une déqualification du travail féminin et/ou que se dessine une image dévalorisée de celui-ci⁴⁵. Cette dévalorisation pourrait être l'œuvre des patrons, mais aussi – peut-être – des ouvriers, en réaction à leur mise en concurrence avec les femmes. Toutefois, il faut éviter d'imaginer une coupure trop nette entre des ateliers irrémédiablement archaïques et des manufactures complètement modernisées. Au contraire, l'industrialisation est un processus général, qui embrasse toutes les structures et rencontre partout des obstacles. C'est pourquoi l'on doit maintenant scruter les pratiques des ouvriers et des ouvrières des manufactures, examiner leurs relations, tout en s'interrogeant sur l'articulation de celles-ci avec les rapports sociaux.

La vie ouvrière : des relations hommes-femmes aux rapports sociaux

L'industrialisation ne suscite-t-elle pas une double évolution dans les manufactures ? D'une manière générale, l'identité ouvrière serait remise en cause par les progrès, certes lents et heurtés, mais réels et précoces dans le textile, de la déqualification et de la discipline. Plus précisément, les femmes seraient les premières victimes de cette évolution, ce qui provoquerait leur marginalisation par rapport à une identité repliée sur les ouvriers qualifiés, ses ultimes défenseurs. Les nouvelles approches de l'industrialisation et du monde ouvrier au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles comme celles de l'histoire des femmes et du genre dans une plus longue durée incitent cependant à reconsidérer ce schéma.

L'identité ouvrière persiste-t-elle dans les manufactures ?

Le travail qualifié reste fondamental dans les manufactures. L'autonomie ne résiste-t-elle pas également, assurant ainsi la persistance de l'identité ouvrière ? Les ouvrières des manufactures participent-elles à cette identité ? La procédure judiciaire engagée en 1810 suite à l'agression – voire au viol – perpétrée par un tisserand à l'encontre d'une cardeuse travaillant dans la même fabrique de mouchoirs nous apporte de multiples renseignements sur

45. Nous retrouvons ici l'une des grandes questions de l'étude du travail féminin : l'émergence du genre est-elle liée à l'industrialisation ? (voir CROWSTON, Clare, « Le travail féminin en France, vu par l'historiographie américaine », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1998-4, p. 837-853 ; SCOTT, Joan, « La Travailleuse », dans FRAISSE, Geneviève, PERROT, Michelle [dir.], *Le XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1991, p. 479-511, t. 4 de l'*Histoire des femmes*, dirigée par Georges DUBY et Michelle PERROT).

la vie ouvrière⁴⁶. Alors même que la rationalisation de l'espace productif est engagée dans le textile nantais depuis la fin du XVIII^e siècle⁴⁷, cette fabrique se compose encore de plusieurs ateliers juxtaposés, si bien que les ouvriers effectuent de multiples déplacements au fil des opérations de travail. Se côtoient donc des travailleurs dont le métier, le niveau de qualification et le sexe sont différents. Et les témoignages consignés dans cette procédure judiciaire révèlent la grande autonomie dont jouissent ces ouvriers. Elle est mise en lumière par la défense de l'agresseur, qui consiste à stigmatiser le comportement aguichant de la victime sur le lieu même du travail. La jeune ouvrière agressée est ainsi accablée par une cardeuse plus âgée :

« [Jeanne Ragaud] déclare [...] qu'elle a vu plusieurs fois la fille Guillet [la victime] quitter son ouvrage pour aller trouver dans son métier Jacques Paquet [l'agresseur] qu'elle embrassait et qui le lui rendait; que plusieurs fois aussi elle a vu Paquet s'asseoir à cheval sur les genoux de ladite Guillet qui l'appellait son petit Paquet mignon; que celui-ci l'embrassait avec des jeux de main qui la scandalisaient. »

Les femmes sont donc tout autant autonomes que les hommes, ce qui suggère leur participation à l'identité ouvrière. Par ailleurs, cette procédure éclaire les relations entre les hommes et les femmes au travail, caractérisées par une nette inégalité. L'affaire commence par un échange de plaisanteries à connotation sexuelle, comme le signale une ouvrière :

« Le dix-neuf août dernier (un dimanche), elle, interrogée, se rendant en campagne, pour y voir un enfant à la nourrice, en compagnie de Louise Guillet, de Jeanne Renou et Jeanne Bossis, mécaniciennes [fileuses à la mécanique], ainsi que de Magdeleine Menoret, elles rencontrèrent des menuisiers et des tisserands qui leur dirent en passant quelques propos auxquels elles ne firent pas beaucoup attention, mais que le lendemain Magdeleine Menoret lui dit qu'elle venait de la boutique [atelier] des tisserands et que là, leur ayant raconté le propos qui lui avaient été tenu la veille, lorsqu'elle se rendait en campagne, par des menuisiers et des tisserands, Evin et Duval [deux tisserands] dirent que les mécaniciennes pouvaient comme des chats pourris, n'ayant pas de chemises, et que Magdeleine Menoret et Louise Guillet dirent à Evin et Duval qu'il y avait bien des tisserands qui n'avaient pas de culottes et qu'ils étaient deux petits salauds. »

Une autre ouvrière précise « qu'elle s'aperçut bien que les hommes ne prenaient pas bien la plaisanterie ». Furieux et rancuniers, ceux-ci fomentent une vengeance, qui, sous la forme d'un sordide pari, profite de l'inclination de la jeune cardeuse pour son futur agresseur :

« Le lendemain des violences exercées sur la personne de la fille Guillet, elle, déclarante, ayant été dans l'atelier des tisserands pour y chercher de

46. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 7 U 43, procédure correctionnelle, août-septembre 1810.

47. L'organisation de l'espace semble l'un des premiers domaines où s'opère la rationalisation (outre CHASSAGNE, Serge, *Le Coton...*, *op. cit.*, p 157, voir DEWERPE, Alain, GAULUPEAU, Yves, *La Fabrique des prolétaires...*, *op. cit.*, p. 39).

l'ouvrage comme à son ordinaire, elle vit Martin et Durand, prévenus, qui lui dirent que pour se venger des propos qu'avaient tenus Louise Guillet contre les tisserands, ils avaient engagé Paquet à la conduire sous un prétexte quelconque dans quelque endroit de la ville où ils lui faciliteraient, s'il était nécessaire, le moyen d'en jouir, à condition toutefois qu'il s'engageât de son côté à lui donner la première tape; que Paquet le leur avait promis et avait parié en conséquence deux bouteille de vin et avait effectivement la veille gagné son pari. »

Toute la fabrique est aussitôt informée du succès de cette vengeance, puisque le soupirant et principal agresseur se vante de son exploit/forfait, jusqu'auprès de sa patronne : celle-ci « lui [ayant demandé] les détails de ce qui s'était passé la veille entre lui et la femme Guillet, il répondit [...] qu'il était bien vrai que la veille il avait joui de la fille Guillet et lui avait donné la première tape et que les autres l'avaient tapée ensuite et qu'au surplus la garce était bien salée ». Dans cette affaire, les patrons apparaissent comme les garants d'un ordre moral marqué par l'inégalité des sexes. Bien qu'elle se procure des certificats de moralité auprès de ses précédents employeurs, l'ouvrière « aguicheuse » est renvoyée de la fabrique. Le patron estime en effet que les torts lui incombent :

« [Il] déclare qu'il y a deux mois que la fille Guillet travaille chez lui en qualité de cardeuse; qu'il y a environ quinze jours [...], il la surprit dans le métier de Paquet qui l'embrassait et qu'il leur fit à ce sujet une morale; que quelques jours après, il surprit Paquet assis à cheval sur les genoux de ladite fille Guillet qu'il avait l'air de caresser et d'embrasser; qu'il leur fit de nouveau une mercuriale et qu'il commença dès lors à regretter d'avoir reçu cette fille chez lui; ajoute qu'il a entendu dire aux autres ouvriers et à Paquet lui-même que pour se débarrasser des agaceries importunes de cette fille, il avait été obligé de changer de métier avec un autre ouvrier. »

Sexe, salaire et industrialisation

Si les femmes participent à l'identité ouvrière qui n'est pas brutalement remise en cause dans les manufactures, elles subissent l'inégale relation des sexes. Comment celle-ci s'articule-t-elle aux rapports sociaux, notamment lorsque s'accroît l'industrialisation ?

En ventôse an XII (1804), une coalition éclate dans une importante manufacture de couvertures : les cardeurs revendiquent une augmentation de salaire⁴⁸. Un commissaire de police se rend à la manufacture et y découvre que « toutes les femmes y travaillent épouvantées : interrogées des motifs de leurs terreurs, elles [lui répondent] que cinq ouvriers de l'atelier les menaçaient de les frapper si elles continuaient de travailler ». D'ailleurs, des rouets ont déjà été brisés. Le recours à la violence est très commun dans les conflits du travail sous l'Ancien Régime et encore au XIX^e siècle. Elle apparaît dans les escarmouches quotidiennes qui visent à faire respecter

48. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2307, plainte de Laurent Peloton et procès-verbal de descente de police du commissaire Coppin, 7 ventôse an XII.

l'interdit jeté par les compagnons sur certains ateliers, comme dans les grands conflits au cours desquels les ouvriers en lutte imposent l'arrêt de travail aux récalcitrants – hommes ou femmes – et écartent les journaliers parfois appelés pour les remplacer. Dès lors, dans ce conflit particulier, le recours à la violence marque la différence des sexes, mais n'est pas déterminé par celle-ci. D'ailleurs, à de nombreuses reprises, les femmes se montrent solidaires des luttes de leurs époux : en 1825, les visites aux calfats emprisonnés pour coalition sont interdites car « l'entêtement des femmes est encore plus grand que celui des maris⁴⁹ » ; en 1836, lors d'une action menée par les maçons en grève pour arrêter un chantier, un commissaire note que « les femmes [so]nt plus acharnées que les hommes⁵⁰ ».

Enfin, un conflit à la fois ambigu et révélateur éclate en 1787 dans une indienne. Or, l'indiennage est l'activité motrice de l'industrialisation nantaise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. La libéralisation provoque, vers 1760, l'éclosion de nombreux ateliers, organisés sur le modèle de l'artisanat traditionnel. Dès les années 1770, de grandes manufactures sont créées. Leur naissance n'est pas marquée par une déqualification brutale des imprimeurs, ouvriers qualifiés jouant un rôle central dans le processus de production⁵¹. Néanmoins, ils subissent une certaine marginalisation : l'augmentation de la production rend sans doute le travail plus répétitif et son orientation est désormais fixée sans eux. Une nouvelle étape de l'industrialisation se dessine, lorsqu'en 1787 est fondée une nouvelle manufacture dont la production se révèle la plus importante de Nantes en 1790. Cette production est très élevée parce que, tournée vers la traite, elle est de médiocre qualité et d'exécution rapide⁵². La simplification de l'impression est telle qu'elle est confiée à des ouvrières, dépourvues de qualification, faute d'avoir suivi un apprentissage. Les imprimeurs s'opposent fermement à l'intrusion des femmes dans leur métier, comme en témoigne la lettre qu'ils adressent aux patrons de cette manufacture :

« Monsieur,

[...] nous prenons la liberté de vous présenter cette requête pour vous témoigner que nous voyons avec peine que vous vous rétractez du serment que vous avez fait avec nous, lorsque vous étiez ouvrier, de ne point souffrir

49. Arch. mun. de Nantes, F 7-C 9-D 2, lettre du commissaire de la marine au maire, 6 août 1825 (calfats : ouvriers de la construction navale).

50. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2308, rapport du commissaire Larralde, 14 septembre 1836.

51. Précisons que l'application des couleurs sur les toiles blanches résulte d'une manipulation chimique réalisée par l'imprimeur avec une planche d'impression imprégnée d'un mordant qui, réagissant ensuite au contact d'un bain approprié, donnera la couleur exigée.

52. Toutes les marchandises de traite ne sont pas de piètre qualité, mais l'utilisation de lin et de coton du Levant filé au rouet (et non des îles, de qualité supérieure, et filé à la mécanique, donc plus homogène), ainsi que la technique de la réserve pour l'application des couleurs, attestent de la médiocrité de ces toiles (Arch. mun. de Nantes, HH 34, plainte d'Orillard, Guillou et Metzener, patrons de la manufacture, contre les imprimeurs, 8 octobre 1787).

que les femmes impriment. C'est pourquoi, Monsieur, nous vous prions de remédier au scandale que vous nous donnez et de nous éviter d'en venir à des extrémités fâcheuses auxquelles nous serions mortifié de venir par rapport à vous. Vous devez sentir qu'il n'est pas convenable que les femmes travaillent, tandis que beaucoup d'ouvriers, même en famille, se trouvent sans ouvrage. Nous vous supplions de croire que nous ne nous désisterons pas de la demande que nous vous faisons et que nous ne souffrirons jamais de semblables abus [...]

Les imprimeurs de toutes les fabriques d'indienne de Nantes⁵³. »

Le recours à la main-d'œuvre féminine n'est pas seulement possible sur le plan technique du fait de l'orientation particulière de la production, il est également nécessaire sur le plan économique. Les ouvrières sont moins payées que les imprimeurs, ce qui permet de faire face à la concurrence :

« Comme le prix auquel on est obligé de donner ces toiles pour soutenir la concurrence ne laissera de bénéfice qu'en [réalisant] la plus stricte oeconomie, il n'est pas possible de se servir pour l'impression d'ouvriers tels que ceux qu'on emploie dans les fabriques d'indiennes, qui, abusant de leur petit nombre et se refusant le plus qu'ils peuvent à former des élèves, tiennent les maîtres des manufactures dans leur dépendance presque à tous égards et surtout pour le taux du salaire⁵⁴. »

La nécessité économique d'ouvrir l'impression aux femmes n'est pas seulement liée, de manière immédiate, à la concurrence qui existe sur le marché de l'indienne de traite. Elle tient plus fondamentalement au développement même du capitalisme industriel. Soumise et dépendante, la main-d'œuvre féminine est dépourvue de l'autonomie si chère aux imprimeurs. Or, l'autonomie ouvrière entrave l'industrialisation :

« Pour ne se point exposer à leur tiranie [des imprimeurs], ainsi qu'aux effets de leurs débauches, qui souvent laissent les ateliers déserts des semaines entières, monsieur Orrillard a pris le parti d'engager des femmes capables de faire son ouvrage, qu'il paye raisonnablement, toutes ayant des enfans ont besoin de travailler avec assiduité. »

La mise en concurrence des imprimeurs avec une main-d'œuvre moins qualifiée, plus docile et moins payée, ne peut que les amener à se plier à une plus grande discipline et à rabattre leurs prétentions salariales. D'une grande lucidité, le rédacteur de la plainte précise d'ailleurs que le développement industriel exposera de plus en plus les manufactures aux cabales. C'est pourquoi il lui semble d'autant plus nécessaire « de réprimer les cabales de ces sortes de gens qui peuvent devenir plus dangereuses à mesure que les manufacture se multiplieront ». Ici, l'affaire se trouve compliquée par le parcours de l'un des patrons, ancien ouvrier, auquel les imprimeurs rappellent malicieusement le serment, prêté lors de son apprentissage, de ne pas laisser les femmes imprimer.

53. Arch. mun. de Nantes, HH 34, lettre des imprimeurs, remise le 8 octobre 1787.

54. Arch. mun. de Nantes, HH 34, plainte d'Orrillard, Guillou et Metzener, 8 octobre 1787.

Plutôt que par phallocratie, les imprimeurs agissent pour défendre leur salaire, leur qualification et leur autonomie, en fait la condition et l'identité ouvrières. Cependant, cette défense se traduit par une cristallisation de la différence des sexes. Il semble que la résistance ouvrière – plutôt que masculine ? – ait été victorieuse⁵⁵.

Les manufactures à la pointe de l'industrialisation apparaissent donc bien comme des lieux de dévalorisation du travail féminin. D'une part, les ouvrières se voient confier des tâches déqualifiées. D'autre part, l'image de la docilité féminine se dessine nettement : elle apparaît dès 1764 sous la plume du fondateur d'une fabrique de soieries⁵⁶. Toutefois, rappelons qu'il ne faut pas opposer strictement les manufactures concentrées à la production dispersée⁵⁷. De plus, la création de manufactures n'engendre pas la formation immédiate d'un prolétariat soumis et uniforme. Tandis que les ouvriers organisés résistent, d'autres manifestent leur refus par la mobilité. Celle-ci vise également à relever les salaires. D'ailleurs, en 1786, les fondateurs d'une filature mécanisée déplorent que leurs ouvrières, à peine formées, les quittent, attirées par les salaires plus élevés proposés par leurs concurrents⁵⁸. L'attitude de celles-ci témoigne non seulement de la résistance ouvrière dans les manufactures, mais encore de l'existence de pratiques similaires chez les hommes et les femmes qui y travaillent.

•

Si l'industrialisation ne provoque pas au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles une brutale déqualification, le travail féminin semble bien connaître une réelle dévalorisation dans les manufactures nantaises. Ainsi, les patrons de l'indiennage confient – ou tentent de confier – aux ouvrières des tâches subalternes et, au-delà, les mettent en concurrence avec les ouvriers qualifiés en vue d'amener ces derniers à une plus grande subordination. Cette mise en concurrence provoque chez eux une réaction de défense ouvrière. D'une manière générale, les ouvriers nantais s'opposent à l'appel à une main-d'œuvre non qualifiée et sous-payée, femmes, journaliers ou étrangers. Pourtant, comme le montre la réponse des tailleurs d'habits à l'enquête de 1848, la solidarité n'est pas impossible – il faut toutefois préciser que les tailleurs sont les ouvriers socialement les plus combattifs et qu'ils sont même politisés dans un sens démocratique depuis le début des années 1830. Plus largement, les compagnonnages, qui exaltent une

55. HUET, Jean Baptiste, *Recherches économiques et statistiques sur le département de la Loire-Inférieure*, an XI, Nantes, Malassis, an XII, p. 155.

56. Arch. dép. de Loire-Atlantique, C 655, supplique de René Métezeau adressée aux États de Bretagne, novembre 1764.

57. Dans un chapitre consacré à « la rationalisation du travail à domicile », Didier Terrier écrit que « contrairement à ce que l'on aurait envie de faire de prime abord, il faut se garder d'opposer le monde de l'usine, soumis à des transformations rapides, au gré des apports technologiques nombreux et variés, et un monde du travail à domicile immuable, indifférent aux contraintes de la pression productiviste » (*Les deux âges de la proto-industrie. Les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois, 1730-1880*, Paris, EHESS, 1996, p. 170).

58. Arch. mun. de Nantes, HH 34, plainte de Simon et Roques, 17 août 1786.

identité ouvrière fondée sur la qualification et l'autonomie, sont fermés aux femmes.

L'industrialisation s'accompagne-t-elle d'une recomposition de la différence des sexes dans le monde du travail ? À l'époque préindustrielle, cette différence se manifesterait à travers l'existence de qualifications distinctes, comme le suggère l'existence de corporations féminines. Par la suite, l'industrialisation provoquerait une articulation progressive entre la différence des sexes et la hiérarchie des qualifications. Cependant, la plus grande prudence s'impose. Les femmes sont présentes dans de nombreux métiers et le partage sexué des activités n'est pas évident⁵⁹. À Nantes même, il n'existe pas de corporation féminine au XVIII^e siècle : à l'exception de celles qui bénéficient des privilèges de leurs pères ou époux, les tailleuses sont reléguées dans le ravaudage (même si elles ne se soumettent pas à cette prescription). Si une vision linéaire de l'histoire du travail féminin est contestable⁶⁰, il semble tout de même qu'une image dévalorisée du travail féminin se dessine progressivement lors de la première industrialisation.

Enfin, les années 1830 sont marquées à Nantes par l'émergence d'une conscience ouvrière et la Révolution de 1848 par celle d'une conscience de classe. Toutefois, à mesure que s'accroît l'industrialisation, un écart se creuse entre les salariés des métiers porteurs de cette conscience ouvrière et un nouveau groupe ouvrier qui se forme dans les manufactures mécanisées et équipées de machines à vapeur⁶¹. Ce nouveau groupe est constitué par les ouvriers non qualifiés, parmi lesquels se trouvent notamment des femmes. Or, aucune parole féminine n'apparaît parmi les multiples réponses ouvrières à l'enquête de 1848, même dans les activités où les ouvrières sont majoritaires, comme dans les filatures de coton⁶². Et, les organisations ouvrières restent masculines au XIX^e siècle, non seulement les compagnonnages traditionnels, mais encore les sociétés de secours mutuels, pourtant porteuses d'un approfondissement de la conscience ouvrière.

59. GODINEAU, Dominique, *Les Femmes...*, *op. cit.*, p. 58-59 ; BELLAVITIS, Anna, « Genres, métiers, apprentissages dans trois villes italiennes à l'époque moderne », *Histoire urbaine*, 2006-1, p. 5-12.

60. Ainsi, Daniel Roche estime que l'affirmation de l'activité féminine accompagne la « révolution vestimentaire » (*La Culture des apparences...*, *op. cit.*, p. 277). Or, l'essor de la mode est lié à l'industrialisation, comme le montre le succès des indiennes.

61. Cependant, là encore, il ne faut pas opposer strictement les compagnons des ateliers et les salariés des manufactures. Ainsi, partagés entre ces différents cadres de travail, les métallurgistes comptent parmi les principaux animateurs de l'émergence d'une conscience ouvrière.

62. Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1 M 2124, réponses à l'enquête de 1848 sur le travail.

RÉSUMÉ

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, Nantes est une grande ville industrielle et ouvrière. Le développement de l'industrie nantaise s'inscrit dans l'originale voie d'industrialisation française. L'identité ouvrière, fondée sur la qualification et l'autonomie, se trouve donc ménagée. Les ouvrières participent-elles à cette identité? L'industrialisation les affecte-t-elle particulièrement? Comment s'articulent les rapports sociaux et les relations entre hommes et femmes? Pour répondre à ces questions, la plus grande prudence s'impose dans la mesure où des sources différentes livrent des éclairages contradictoires. Néanmoins, il semble bien que l'industrialisation s'accompagne d'une dévalorisation du travail féminin. Cependant, à l'instar de l'industrialisation elle-même, cette dévalorisation se révèle un processus complexe dans ses moteurs (à la déqualification du travail s'ajoute l'espoir patronal d'une plus grande subordination), ses voies (à la déqualification dans les manufactures mécanisées répond le renforcement de l'exploitation dans la production dispersée), ses acteurs (les motifs des patrons et les réactions des ouvriers s'articulent) et sa portée (les liens entre sexe et qualification se révèlent très complexes).

ABSTRACT

At the turn of the 18th and 19th centuries, Nantes is a great industrial and working-class town. Its industrial development is fully in line with the original French industrialisation process. The identity of the working class, based on skills and autonomy, is thus spared. Do the female workers take part in the shaping of this identity? Are they directly affected by the industrialisation process? How do men and women build their relations? To answer these questions, extreme care is required in so far as different sources shed opposite lights on these issues. Although, it seems that the industrialisation process also brings about a depreciation of women's work. However, unlike the industrialisation process, the driving forces behind this depreciation process prove a complex phenomenon (the employer's hope of a greater subordination adds to the workers' deskilling), so do the ways (an increase in spread production work responds to the workers' deskilling in machine – run manufactures), the actors (employers' motives and workers' reactions hang together), and its reach (relations between gender and qualification prove very complex).